

**NOUVEAUX
MONDES**

**LES
CARNETS
DU TNM**

CONFESSIONS

D'UN ENFANT

36



DU SIÈCLE DERNIER

DE **MICHEL TREMBLAY** MISE EN SCÈNE **RENÉ RICHARD CYR**
AVEC **Étienne Courville/Élie Dorval/Émile Ouellette/
Nour Shoukry/Madani Tall**

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **Marie-Hélène Dufort**

DÉCOR **Anick La Bissonnière**

COSTUMES **Judy Jonker**

ÉCLAIRAGES **Marie-Aube St-Amant Duplessis**

MUSIQUE ORIGINALE **Ariane Moffatt**

CHORÉGRAPHIES **Fabien Piché**

ACCESSOIRES **Marie-Eve Fortier**

PRODUCTION **Théâtre du Nouveau Monde**

DU **10 novembre**

AU **5 décembre 2026**

ET EN TOURNÉE DU 19 JANVIER AU 9 FÉVRIER 2027

DANS LE CADRE DES SORTIES DU TNM

RÉSUMÉ

Imaginons une vie d'adolescent, soit la chronique des joies et des peines d'une jeunesse où les émotions sont naturellement exacerbées : un arc des extrêmes, qui va de la honte la plus cuisante à la plus vibrante des exaltations. Ce sont les humiliations de l'école, où les adultes ne sont guère plus à l'écoute ou respectueux que les supposés « camarades » de classe. C'est la tension du milieu familial, entre les petits secrets et l'amour qui s'exprime parfois tout croche. C'est surtout le grand émoi de toutes les découvertes, surtout celle de la puissance de l'art, mais aussi celle des désirs qui rapidement s'avèrent hors normes. Imaginez le poids que représente le fait de vivre ça tout seul... Et si nous étions cinq ? Cinq visages pour abriter une seule âme, cinq corps pour raconter une seule existence, singulière, mais à laquelle il est si facile de s'identifier. Cinq voix pour se poser tout haut une question cruciale : faut-il, au seuil de l'âge adulte, rester en marge dans le rêve ou entrer pleinement dans le monde, avec tout ce qu'on est et tout ce qu'on porte ?



MICHEL TREMBLAY
© Laurent Theillet

C'est un garçon que nous connaissons, un jeune homme qui habite la littérature québécoise depuis bientôt un demi-siècle. Il s'agit de « l'enfant de la grosse femme », alter ego littéraire de Michel Tremblay, sorti de sous les jupes de sa mère pour voyager des romans à la scène et vice versa. Le voici éclaté, selon un procédé cher à l'auteur qui l'expérimente depuis son magnifique *Albertine en cinq temps*, créé en 1984. Qu'arrive-t-il lorsqu'on permet à un personnage de se confronter à lui-même, de se voir et s'entendre, de magnifier sa parole par cinq ? Entre les interprètes Étienne Courville, Élie Dorval, Émile Ouellette, Nour Shoukry et Madani Tall, une même jeunesse mais une pluralité de sensibilités et d'identités pour un chœur d'aujourd'hui. Car si le décor social, les mœurs et les conventions changent, les blessures secrètes et la capacité d'émerveillement demeurent. Vétéran du théâtre de Michel Tremblay, sensible depuis toujours à sa musicalité intrinsèque, René Richard Cyr prend en charge la pleine éclosion de ces *Confessions*.

CE QU'EN DIT L'AUTEUR Dans ma pièce *Albertine en cinq temps*, cinq âges différents d'une même femme, interprétés par cinq actrices, se réunissent pour essayer de reconstruire un être humain complet; dans ma nouvelle pièce, *Confessions d'un enfant du siècle dernier* – un titre emprunté en partie à Musset –, c'est le contraire : un homme qu'on croit d'âge mûr monologue à cinq voix sur son enfance et son adolescence, c'est-à-dire que cinq acteurs unissent leurs voix pour dire en alternance ce qu'un seul d'entre eux pourrait faire seul, de façon à rapprocher, ce que j'ai fait toute ma vie, le théâtre de la musique. La pièce est découpée en solos, duos, trios, quatuors et quintettes, comme à l'opéra. Le texte pourrait être chanté mais c'est de la musique parlée, un genre théâtral lyrique que dans ma prétention d'artiste je suis convaincu d'avoir inventé. Depuis *Marie-Lou*, écrite en 1970, j'essaie de trouver une nouvelle structure musicale à chaque pièce que j'écris. *Marie-Lou*, *Bonjour, là, bonjour*, *Sainte Carmen de la Main*, *Le vrai monde?*, *Albertine en cinq temps*, *Fragments de mensonges inutiles*, *L'oratorio de Noël*, etc., sont différentes tentatives dans ma recherche d'une musique parlée et je crois que *Confessions d'un enfant du siècle dernier* est un aboutissement intéressant.

CONFESSIONS D'UN ENFANT
DU SIÈCLE DERNIER

GEOFFREY GAQUÈRE
S'ENTRETIENT AVEC

RENÉ RICHARD CYR
METTEUR EN SCÈNE

40



GEOFFREY GAQUÈRE

Confessions d'un enfant du siècle dernier, la nouvelle création de Michel Tremblay, raconte ses premières fois: la découverte de la littérature, la découverte du théâtre, la découverte de l'écriture, la découverte de son homosexualité. Quelles ont été vos propres premières exaltations artistiques?

RENÉ RICHARD CYR

J'avais une mère qui était une consommatrice culturelle d'un extraordinaire éclectisme, qui dévorait Zola et *Les oiseaux se cachent pour mourir* avec un égal plaisir. Nous partagions un même amour pour les téléromans et les téléthéâtres. J'avais toujours un crayon à la main pour noter, gribouiller, dessiner, écrire, faire des listes. Je lisais aussi, m'en tenant essentiellement aux livres qui attiraient les gens de mon âge: les albums de Tintin, les romans de la Comtesse de Ségur... ♦ C'est surtout le théâtre qui est venu me happer. Le 26 décembre 1970 – j'ai toujours retenu la date –, j'avais douze ans, nous sommes allés voir une comédie à l'affiche au Théâtre du Rideau Vert, *Treize à table* de Marc-Gilbert Sauvajon. Et là il s'est produit un déclic, qui était moins lié à la pièce elle-même qu'à cette expérience de spectateur, comme si je découvrais une nouvelle forme de messe. Avant que le spectacle ne commence, j'anticipais qu'il se passerait quelque chose derrière ce rideau-là, que nous allions tous y participer, faire semblant ensemble, y croire ensemble. Ça m'a donné l'envie, oui, bien sûr, d'être un jour sur scène, mais aussi de revenir dans la salle, comme spectateur, d'être actif de part et d'autre de ce partage-là.

G.G. Vos premiers contacts avec l'univers de Michel Tremblay, c'est par la scène aussi, ou peut-être alors par la télévision?

R.R.C. Ça s'est passé le 7 mars 1971 – une autre date retenue! Nous regardions religieusement les téléthéâtres où l'on présentait habituellement des classiques, du répertoire, Albert Camus, Marivaux... mais ce soir-là, la première réplique qui retentit, c'est: «Michel... Michel, rentre ton bicycle, y commence déjà à faire noir!» C'était *En pièces détachées*, et ce fut un immense choc; soudainement, je réalise que mon monde, ma langue, mes tantes, mes oncles, tout ça porte une vraie noblesse artistique qu'on peut révéler. Il y avait bien eu Gratien Gélinas et Marcel Dubé avant, mais personne jusqu'alors n'avait dépeint ce monde-là avec une telle véracité, de manière aussi sentie, aussi sensible. Et loin du réalisme, malgré ce qu'on dit parfois: il y avait là-dedans une théâtralité extraordinaire, qui était soulignée par la réalisation audacieuse de Paul Blouin, avec des interprètes à se garrocher par terre. J'ai été soufflé,

soufflé par le miroir qui m'était tendu. C'était comme une permission de rêver, une école de liberté pour moi. Une formidable claque, dont je ne me suis toujours pas relevé d'ailleurs. Et en 1994, j'ai eu l'immense joie de monter moi-même cette pièce, ici au TNM.

G.G. Michel Tremblay est-il un auteur universel ? Comment expliquer que ses pièces sont montées partout dans le monde ?

R.R.C. Je crois que lui-même aime bien répéter, en parlant de l'écriture : « Plus tu seras personnel, plus tu seras universel ». C'est-à-dire que je peux bien, moi, ici, écrire une pièce sur Jeanne d'Arc, mais disons que la nécessité intérieure ne sera pas la même que si je raconte l'histoire de ma tante Jeanne. Une femme qui s'inquiète pour son enfant, un couple qui se déchire, un jeune garçon qui découvre sa différence : tout le monde peut se reconnaître dans ces thèmes-là. Quand tu parles de l'humanité profonde de quelqu'un, que tu creuses ses blessures, ses craintes, ses peurs, ses joies... Ça, c'est un peu pareil partout dans le monde.

G.G. *Confessions d'un enfant du siècle dernier*, qu'est-ce ça raconte ? Comment la pièce est-elle construite ?

R.R.C. C'est le récit d'un jeune garçon qui, tout à coup, va découvrir plein de choses sur lui-même, sur les autres, sur le monde qui l'entoure. On le voit se construire sur le plan personnel, mais aussi commencer à développer un univers qui lui est propre, se découvrir comme artiste ; sa grande sensibilité le pousse à vouloir nommer les choses, à éprouver chacune de ses intuitions. On parle de « confessions » dans le titre, mais moi c'est vraiment sur cette idée de construction de soi que j'ai envie d'insister et aussi sur l'idée qu'il faut parfois démolir des acquis pour construire demain : l'importance du processus, du chemin qui est peut-être plus important encore que la destination. Ici, c'est la voie d'un auteur qui se dévoile, mais je crois que chaque personne peut, en l'observant, s'interroger sur son propre parcours, les manières dont elle s'est construite, les bases de ses propres fondations. ♦ En ce qui concerne la forme, la structure rappelait *Albertine en cinq temps*, où Tremblay avait créé des versions du même personnage à 20, 30, 40, 50, 60 et 70 ans qui dialoguaient entre elles. Il a même écrit sur la première page : « *Cinq acteurs d'âge différent jouent le même personnage.* » Mais à la lecture, j'ai constaté avec ravissement que le récit se construisait au présent, dans l'action, il n'y avait là aucune nostalgie. Voilà pourquoi je suis allé chercher cinq jeunes acteurs. J'ai fait

passer des auditions, où je ne cherchais pas cinq jeunes Michel Tremblay mais bien des énergies différentes, complémentaires: ce processus est devenu comme un petit laboratoire pour moi, pour explorer les possibilités du texte. Oui, Michel a toujours creusé son univers propre en revisitant souvent les mêmes sillons, les mêmes figures, mais pour moi ce n'est pas un auteur de 80 ans qui ne fait que regarder derrière lui, encore aujourd'hui, il est animé de questions. C'est cette vitalité, cette vivacité que je voulais mettre en lumière en invitant de jeunes acteurs à venir porter cette œuvre-là.

G.G. Comment aborder la mise en scène, comment comptez-vous travailler?

R.R.C. Je nommerais deux choses, à ce stade, deux principes importants. D'abord, l'idée de la construction, que j'ai déjà évoquée: qu'est-ce qu'on construit? Comment on construit ça, une personne? Comment on construit ça, un univers? Avec Anick La Bissonnière, la scénographe, on explore par le dessin, le papier, on déchire des feuilles, on cherche. C'est la première chose à faire. On verra bien où cela nous mènera. Ensuite, c'est de monter ce texte en pensant à la rencontre entre la scène et la salle, aux gens qui vont participer au rituel, c'est-à-dire le public et les acteurs. Le quatrième mur ne sera pas très épais, il y a dans le texte beaucoup d'adresses directes vers la salle. Ça m'aiguille vers une manière très frontale, plutôt dépouillée, qui mise beaucoup sur le jeu et non sur les artifices scéniques. Je veux aussi me mettre à l'écoute de ces jeunes interprètes, qu'on connaît encore peu. Je suis souvent assez directif comme metteur en scène, mais il faut rester sensible à ce qu'ils vont avoir à dire et à comment ils vont vouloir s'inscrire dans cet univers, comment ils vont s'emparer du texte, le phraser qu'ils vont apporter, etc. Il y a quelque chose qui me séduit dans cette rencontre, qui m'émeut même.

G.G. On a sur scène un personnage masculin divisé en cinq facettes. Pour vous épauler dans la mise en scène du spectacle, on a une équipe entièrement constituée de conceptrices. C'était voulu de votre part?

R.R.C. Oui, pour équilibrer un peu tout ça. Tout d'abord, mon inestimable assistante Marie-Hélène Dufort, puis des conceptrices qui ont souvent travaillé au TNM, comme Judy Jonker aux costumes et Anick La Bissonnière à la scénographie, mais aussi certaines qui y font leur entrée, comme Marie-Aube St-Amand Duplessis qui signera les éclairages et Ariane Moffatt à la musique. C'est même une première

expérience de conception théâtrale pour Ariane, qui m'a dit être très excitée de travailler avec une gang de théâtre. Les voix de ces artistes vont être importantes. Ces personnes qui travaillent dans l'ombre, souvent elles n'osent pas donner leur avis général sur la mise en scène pendant le processus, mais pour moi c'est important. On doute beaucoup en création, c'est salubre, mais moi j'ai besoin d'avoir l'opinion de tout le monde, que personne ne se retienne de souligner ou de remettre en question telle ou telle chose.

G.G. Nous fêtons cette année le 75^e anniversaire du TNM. Y a-t-il un spectacle auquel vous avez assisté ici qui vous a particulièrement marqué, et pourquoi? Quel type de spectateur êtes-vous?

R.R.C. Impossible pour moi de choisir une seule pièce: ça fait 50 ans que je suis spectateur au TNM! C'est sûr que parmi les spectacles que j'ai vus très jeune, plusieurs m'ont garoché à terre: les mises en scène de Jean-Pierre Ronfard quand il a monté *La charge de l'original épormyable* de Claude Gauvreau et *HA ha!...* de Réjean Ducharme, le *Mistero Buffo* de Dario Fo orchestré par André Brassard... Ça me rentrait dedans parce qu'à 15 ou 16 ans, je découvrais la force de cet art-là. Plus tard, il y a eu le formidable *Bonjour, là, bonjour* de Tremblay et *En attendant Godot* de Beckett aussi mis en scène par Brassard. Ah pis aussi... la liste est trop longue... Plus récemment, je pense à un *show* comme 887 de Robert Lepage, où comme spectateur tu te sens en contact direct avec l'objet, comme un privilège. C'est difficile à mesurer, mais ça se ressent par une certaine qualité de silence, une certaine qualité dans les rires, c'est palpable. ♦ C'est encore ça qui me touche, c'est pour ça que j'ai toujours aussi un grand souci du public. J'ai du fun dans une salle de répétition, mais si le monde n'arrive pas, je ne sais pas pourquoi je fais ça. Quand je redeviens spectateur, je veux qu'on me dérange ou je veux qu'on me fasse rêver, mais surtout je ne veux pas qu'on oublie que je suis là. Je vais au théâtre pour avoir de nouvelles questions à me poser, pour rencontrer des gens que je ne connais pas, des êtres que je pourrais avoir tendance à fuir, à juger ou à aimer si je les croisais dans la vie mais que la scène m'oblige à regarder autrement. Si j'y repense le lendemain, c'est un succès; si je continue d'y penser deux jours après, c'est un triomphe. ♦ Je crois encore que le théâtre est un incubateur de nos sociétés, ou une sorte de miroir déformant qui nous montre vers où on est allés et vers où s'en va. Le théâtre est encore un art essentiel, précurseur parfois. Je vois souvent des éléments de fiction à la télévi-

sion – thèmes, situations, personnages – qu'il me semble avoir vus au théâtre il y a 5 ou 10 ans. Cela dit, ce regard-là, il peut tout aussi bien passer par des œuvres du passé. Je comprends la course en avant actuelle parce qu'on veut parler de qui on est, de la situation dans laquelle on est aujourd'hui, notre présent est angoissant et on tente de se projeter dans le futur. Je reste, par contre, convaincu que le répertoire nous donne des bribes de réponses, et ce même sans passer par un traitement esthétique qui modernise à tout prix ; il y a un sens à dégager dans les œuvres qui ont été écrites et vues par le passé. C'est faire sonner une cloche qui peut sembler ancienne, mais dont la vibration dans l'air d'aujourd'hui va nous dire quelque chose d'important.

PROPOS MIS EN FORME PAR ALEXANDRE CADIEUX, MAI 2026.



EXTRAIT DE LA PIÈCE

**Je cherche mes mots parce que
je sais pas si y en a pour décrire
ce que j'ai ressenti !**



Simon Boulerice est comédien, metteur en scène, mais surtout auteur. Il écrit du théâtre, de la poésie et des romans, tant pour adultes que pour enfants. Ses œuvres, traduites en dix langues, ont été notamment nommées au Prix du Gouverneur général, au Prix des libraires et au Prix de la critique. Il a également scénarisé les séries *Six degrés* et *Chouchou*, qui lui ont chacune permis de mettre la main sur le Géméaux du meilleur texte. Simon Boulerice a reçu un doctorat honoris causa de l'UQAM pour son parcours et son engagement social à l'avancement du progrès et du mieux-être de la société québécoise. Il nous livre ici l'importance de Michel Tremblay dans son parcours d'auteur et d'être humain.

L'EXALTATION Je suis entré dans le monde de la littérature par la porte d'en arrière.

À la fin du siècle dernier, je me suis timidement déchaussé, ne voulant pas faire de bruit et n'attirer aucun regard, et j'ai pigé un *Archie* défraîchi dans la bibliothèque familiale. La grande littérature me semblait inaccessible, et je me sentais indigne de m'y plonger le nez. Après les BD humoristiques, j'ai écumé les rayons jeunesse de Québec Amérique, de Pierre Tisseyre et de la Courte échelle: du sur-mesure pour mes modestes possibilités.

Puis un jour, en secondaire 3, notre enseignant de français nous fait lire du Michel Tremblay. Je choisis la pièce *Le vrai monde ?* et on dirait que les murs battent en retraite, que ma bulle de lecteur s'agrandit, pour me permettre de rêver plus vaste. « Si t'as jamais entendu le vacarme que fait mon silence, Claude, t'es pas un vrai écrivain. » Comme l'alter-ego du dramaturge, j'ai commencé à écrire sur ce que je connais; je vampirise les miens, je dénonce les injustices dont je suis victime ou témoin, et je brandis mes détreesses comme un étendard.

Je dévore alors tout Tremblay, surtout son récit d'apprentissage *Un ange cornu avec des ailes de tôle*. Je m'y sens chez moi, dans mes chaussettes de laine. Je suis exalté comme quand on glisse gaiement en pieds de bas sur un plancher de bois franc. J'ai l'impression d'être légitimé, d'être entendu, d'exister quelque part, enfin. Je me sens propulsé. Et je le suis peut-être: je décide d'étudier la littérature, puis le théâtre, les deux passions de Tremblay qui font échos aux miennes.

À 27 ans, alors que je publie mon premier roman, un jour où je fais de la figuration dans *Virginie* (!), je vais consulter mes courriels lors d'une pause et je tombe sur un message d'un certain Michel Tremblay que je n'oublierai jamais: « Je viens de terminer la lecture de *Les Jérémias* et je voulais vous dire à quel point j'ai été enchanté. C'est un livre non seulement beau, mais courageux et bouleversant. Bravo. J'ai aussi

entendu beaucoup de bien au sujet de votre spectacle au Théâtre d'Aujourd'hui, *Simon a toujours aimé danser.*» Je fais imprimer le message comme on le ferait d'un certificat de naissance, ou de *renaissance*.

Nait alors une complicité artistique réelle entre Tremblay et moi. Depuis 2010, il m'envoie annuellement son tapuscrit en chantier par courriel, désirant récolter mes commentaires les plus honnêtes. En avril 2024, je reçois la partition de la pièce présentée ces jours-ci au TNM: *Confessions d'un enfant du siècle dernier*. Je me reconnais partout dans les émois et les éveils du narrateur, dans sa curiosité à tout crin.

Je lui réponds que j'y perçois toute sa genèse, si près de la mienne. Les fondations du dramaturge qu'il va devenir. Une chorale de Michel fragiles, bancals, en construction. Des Michel qui s'épanouissent graduellement, mais qui doutent jusqu'à la fin. Jusqu'à la rencontre déterminante avec un jeune metteur en scène – Brassard – à leur échange de numéros de téléphone qui changera leurs deux trajectoires.

Le *misfit* qui était un marginal *même dans sa propre gang*, mais qui est sur le bord de briller. Celui qui tournoie dans la robe de chambre maternelle résolument royale. Celui qui écrit des contes fantastiques pour dissimuler ce qui n'est pas exprimable sans masque. C'est moi, partout.

Tremblay s'adresse directement à l'apprenti-artiste que j'étais, mais aussi à tous les autres en construction. Des artistes-spectateur-rices, comme vous, qui mus par une exaltation toute tremblayienne, sont fin prêtes à sortir par la porte d'en avant.



BERTOLT BRECHT

On en est vraiment
qu'au commencement



75 ANS
À RACONTER
LE MONDE

THÉÂTRE^{du}NOUVEAU MONDE